



**WE TRUST IN WOOD**  
**MATALI CRASSET**

**Exposition**  
**du 20 juillet au 4 septembre 2016**  
**conçue par le Vent des Forêts**

Le Vent des Forêts est un « espace d'art contemporain à ciel ouvert » situé au cœur de la Meuse (55) et créé à l'initiative de 6 villages agricoles et forestiers. Depuis 1997, il invite des artistes à développer un travail de création sur ce territoire. Sur 5000 hectares de forêts, des sentiers balisés permettent aux visiteurs de partir à la découverte d'œuvres d'art dans le paysage. Ce contexte favorise les échanges et les rencontres avec les habitants locaux qui accompagnent les artistes tout au long de leur projet.

Depuis 2013, l'association initie avec les *Maisons Sylvestres* un projet pour les aventuriers, amateurs d'art et de nature. Elles sont le fruit d'une collaboration entre la designer Matali Crasset, des artisans et des fournisseurs locaux. Les maisons sont conçues comme des œuvres d'art à habiter au milieu des bois, pour se reposer, rêver, manger, observer et vivre une étape sur les sentiers du Vent des Forêts.

Au centre d'art, le Vent des Forêts présente une partie de la collection *We trust in wood*, un ensemble d'objets usuels (assiettes en bois..), de petits mobiliers (tabourets..) et de textiles créés par la designer Matali Crasset. Ils prennent place dans les *Maisons Sylvestres*. Entre design et artisanat, la fabrication de ces objets s'appuie sur les ressources locales et les savoir-faire de ses habitants.

## BIOGRAPHIE

Matali Crasset est née en 1965 à Châlon-en-Champagne.  
Elle vit et travaille à Paris.

Matali Crasset est une figure majeure du design. Son travail est visible à travers le monde.

En 1991, elle est diplômée des Ateliers, École Nationale Supérieure de Création Industrielle (ENSCI) à Paris et collabore ensuite avec le designer Philippe Starck. Depuis 1998, elle explore des domaines aussi variés que le design industriel, le mobilier, la scénographie et l'architecture d'intérieur au sein de sa propre structure. Dans son travail, Matali Crasset s'intéresse aux usages des objets dans un contexte et la relation qu'ils entretiennent avec les hommes et leurs activités. Elle questionne les codes qui régissent notre vie quotidienne et propose des manières de se les approprier pour mieux s'en affranchir.

Plus d'informations sur :

<http://ventdesforets.org/>

<http://www.matalicrasset.com/fr/presentation>



Matali Crasset et Pascal Yonet, 2016 © Matali Crasset

## LES MAISONS SYLVESTRES



**Le Nichoir**



**La Noisette**



**En chantier :**

**La Chrysalide  
(à gauche)**

**Le Champignon  
(à droite)**



Le projet *Les Maisons Sylvestres* s'inscrit dans le cadre d'une commande publique artistique du ministère de la Culture et de la Communication conduite sous la maîtrise d'ouvrage du Vent des Forêts.

Il a reçu le soutien financier du Fonds National d'Aménagement et de Développement du Territoire, du Conseil départemental de la Meuse, du Conseil régional de Lorraine, de la Codecom Entre Aire et Meuse, de l'Europe au titre du Fonds Européen Agricole pour le Développement Rural (FEADER) et de la Fondation RTE.

Ces créations sont le fruit d'une collaboration entre la designer Matali Crasset, des artisans et des fournisseurs locaux : les ouvriers de l'entreprise Gigot (Varney, 55) ont conçu les ossatures métalliques, les menuisiers de l'association Les Compagnons du Chemin de Vie (Lérouville, 55) ont effectué en forêt la pose du chaume et les habillages bois, l'ébéniste Christophe Rimlinger – Les Meubles de mon Grand-Père – (Villotte-sur-Aire, 55) a fabriqué les mobiliers intérieurs, les élèves du lycée professionnel Ligier-Richier (Bar-le-Duc, 55) ont installé les escaliers, le fabricant Four 'Grand-Mère' a construit les fours à bois (Jeanménil, 88) et le chaudronnier Dominique Rennesson a réalisé les petits accessoires (Saint-Mihiel, 55).

Le projet a fait le choix de privilégier des matériaux régionaux : le bardage en bois de Douglas a été fourni par l'entreprise Fenneteau Bois (Rambervillers, 88), les « essis » tuiles traditionnelles en bois de Douglas ont été préparé par Guy Vlaemynck (Rupt-sur-Moselle, 88), le roseau de Camargue a été récolté par l'entreprise Jean-Renaud Prévot (Vauvert, 30), le bois de frêne et de chêne pour l'habillage intérieur a été débité par la scierie Denée (Villers-sur-Meuse, 55).

## WE TRUST IN WOOD

### Vue de l'installation à la Foire du design de New-York



### Les objets design



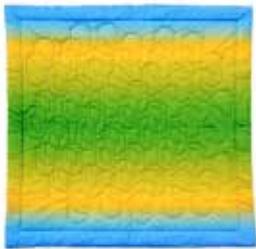
L'abri *We trust in wood* est réalisé en hêtre issu de la forêt domaniale de Remiremont. L'arbre a été débité, séché, raboté, découpé et assemblé par les élèves en section bois du Lycée André Malraux de Remiremont.



Le service de table comprend un petit bol, une assiette creuse et une assiette plate. Il est réalisé à la main par le tourneur sur bois Philippe Huet en érable sycomore issu de la forêt domaniale de Ligny-en-Barrois.



Le cuit-pomme est forgé en inox par Jean-Louis Hurlin. L'intérieur est poli et l'extérieur, brut de forge, se patinera au contact du feu de bois.



La couverture en coton imprimé est surpiquée par l'atelier Plumaine du Carmel de Verdun.



Les trois planches pour manger, goûter et transporter sont faites à la main par le tourneur sur bois Philippe Huet, en érable sycomore et en noyer issus de la forêt domaniale de Ligny-en-Barrois.



Le tabouret est réalisé par le menuisier Christophe Rimlinger, en chêne issu de la forêt domaniale de Ligny-en-Barrois.



La cloche à herbes est tressée par le vannier Georges Heitzmann avec de l'osier (variétés purpurea et grisette) cultivé à Fayl-Billot.



La cloche à pain est tressée par le vannier Georges Heitzmann, avec de l'osier (variétés purpurea et grisette) cultivé à Fayl-Billot.



Le photophore en laiton est découpé par jet d'eau avec l'entreprise CRITT de Bar-le-Duc.

## LES ARTISANS AU TRAVAIL

### Héphaïstos en terre de design



Au Ban-Saint-Martin, en périphérie de la ville de Metz, Jean-Louis Hurlin ouvre la grande porte vitrée de son atelier, fonce devant et se faufile, au sens propre, entre le marteau pilon et l'enclume.

Le forgeron d'art sans attendre dans le vif du sujet, montre des échantillons, explique les différentes étapes du travail du métal, passant sans transition d'un fragment de mokumé laiton/cuivre aux dessins délicats révélés à l'acide d'une météorite.

Ses objets empruntent une large palette de techniques, à commencer par le damas, dont la tradition millénaire venue d'Inde et du Japon servaient à la fabrication d'armes, notamment d'épées qui restaient souples sans être cassantes. Ce procédé demande une grande maîtrise et une vraie force physique, pendant des heures, dans l'atelier rempli de bruit et de fumée, « *il faut frapper, c'est pas un casse-noisette.* » Pas question pour Jean-Louis de singer le passé, ou de ne faire que de couteaux, comme tout le monde, mais « *quand vous possédez la technique, qu'est-ce qu'on peut faire avec ça ?* »

Né en 1950 à Metz, il fait une école de forge dans les années 60 et ses premières armes dans le Lot. Il est curieux, s'intéresse à la peinture, à la sculpture, découvre Richard Serra et Joseph Beuys grâce à son cousin aux Beaux-Arts.

Il développe son savoir-faire, se forme, pour répondre au fil des années à des commandes très variées, allant du lutrin pour un livre de Picasso au reliquaire de l'église Saint-Nicolas des lorrains à Rome ou des fac-similés de pièces celtes pour le Musée de Bibracte.

En 2000, il est nommé Maître d'Art pour le Damas, et sera depuis aussi sollicité par la haute joaillerie pour réaliser des prototypes de fonds de montres luxueuses.

Ses pièces plus personnelles donnent lieu à des expositions, au Musée de Berck en 2002 ou au Salon des Métiers d'Art et de la Création Révélations au Palais de Tokyo en 2015.



Pour transmettre son savoir-faire, Jean-Louis n'hésite pas à traverser la cordillère des Andes, mais il enseigne aussi dans un lycée professionnel de la région à des élèves qui apprennent avec lui les techniques de forge, et dont il souhaite qu'ils ne copient pas trop le XVIIIème siècle et puissent se sentir libres.

En 2005, il crée Laboratoire II sur les sentiers du Vent des Forêt et collabore maintenant avec Matali Crasset à la réalisation d'un étonnant cuit-pomme formé de trois coupes en acier, brut de forge à l'extérieur, poli et tout doux à l'intérieur.

Il aime les objets qui posent question, sortent des voies toutes tracées de l'artisanat, et choisit la métaphore footballistique du « temps additionnel » pour qualifier la période de sa vie où il peut se consacrer à des pièces qu'il veut avant tout habitées.

## Georges Heitzmann, la belle âme d'un vannier bohème

Georges Heitzmann le sait bien.

Très peu de personnes font la démarche de se rapprocher des gens du voyage comme lui, de s'intéresser à leur mode de vie et encore moins à leur travail, dans le cas de Georges, la vannerie. Peu de chance donc que le grand public fasse la différence entre un panier de supermarché importé et ceux issus d'un travail artisanal de grande qualité, hérité d'un vrai savoir-faire familial.



Sur l'aire d'accueil de Givrauval, près de Ligny-en-Barrois, il vit avec sa femme Christine et leurs trois enfants en caravane à l'année, rayonnant sur les départements du grand-est depuis presque toujours.

Sous le frêle auvent déployé qui abrite un poêle à bois, une table de camping et quelques chaises, des conditions de vie très simples, mais une belle passion pour un métier : la fabrication de paniers de toutes sortes : à bois, à bouteilles, à linge, pour faire les courses, comme ceux sortis à l'instant de la camionnette qui attendent encore leur anse. Chacun sa forme, sa spécificité, sa variété d'osier achetée à Fayl Billot, la capitale haut-marnaise de la vannerie et de l'osiericulture. Ses parents travaillèrent en leur temps dans la coopérative de la ville jusqu'en 1987.

L'osier doit sécher quinze à dix-huit mois pour être ensuite ré-humidifié au moment de la mise en œuvre, pour s'assouplir sans casser. Il faut donc de l'eau, de l'herbe et de l'ombre pour tresser, ce qui rend les prouesses de Georges encore plus remarquables quand il réalise une cage à colombe, un landau ou un canapé pour enfant sur mesure, dans ses conditions précaires. « *Pour commencer, il faut trouver l'équilibre du fond, c'est à deux/trois millimètres près* » explique-t-il. Aucun clou, ni agrafe ou vis dans un panier français, solidement conçu pour 25 ans d'utilisation et que l'on peut acheter à ceux qui, comme lui, vendent par le biais du bouche à oreille et en porte-à-porte. Il déplore l'accueil pas toujours tendre : « *Beaucoup de gens ne savent pas comment on vit.* »

Né en 1963, à Tonnerre, en Bourgogne, il sera rarement sédentaire, contrairement à ceux qui, ayant fait des écoles de vanneries, ne savent réaliser que quelques modèles référencés style malle, table ou fauteuil, mais ne peuvent pas en imaginer de nouveaux.



« *Quand c'est un modèle que vous n'avez jamais fait, il n'est jamais réussi du premier coup. Il faut en jeter à la poubelle.* »

Tout sourire, il évoque l'invraisemblable projet en cours avec Matali Crasset. Par l'entremise de Jean-Louis Tridon qu'il connaissait et de Pascal Yonet, directeur du Vent des Forêts, il s'est attelé à la fabrication d'une cloche à pain et d'un séchoir à herbes, dessinés par la designer.

Des pièces extrêmement complexes dont il a dû entièrement penser la fabrication, choisir les variétés d'osier grisette et purpuréa pour cette commande hors norme.

Les mains en coupe, il mime : « *J'ai évasé, là, puis bombé. Il m'a fallu du temps pour le mettre au point.* » Des heures non quantifiables de recherche et d'essais pour que les parties tressées s'emboitent ou coulissent parfaitement. Il souligne délicatement du doigt le « tople », comme on dit dans le métier, le renfort nécessaire à certains endroits mais élégant. Les finitions des prototypes, déjà parfaites, le rendent fier, à juste titre : « *Dans aucun commerce, il n'y a de panier comme ça. Aucun vannier n'a jamais fait ça.* »

## Christophe Rimlinger, le compas dans l'oeil

Une belle fin d'après-midi en Meuse dans l'atelier *Les Meubles de Mon Grand Père*. Christophe Rimlinger accueille, souriant, tout en continuant d'empiler les pieds de tabouret en cours d'assemblage qu'il vient de terminer. Ils vont par trois, et attendent pour le lendemain leur belle assise en rondin de chêne avec son écorce.



Il déplace rapidement le meuble à roulettes qui soutient le petit échafaudage, invite dans son bureau à l'étage et propose un vrai thé.

En revenant sur l'origine de sa vocation dans le métier du bois, il se souvient : « *Mon père faisait des bricoles avec une scie à ruban et une dégauchisseuse, mais pas des meubles. Il y avait des menuisiers dans le village, et j'allais les voir.* »

Né en 1967 à Saint-Mihiel de parents agriculteurs, il installe son atelier à Villotte-sur-Aire en 1992, après les quatre ans de travail qui ont suivi sa formation en ébénisterie et en agencement.

C'est surtout partir d'un dessin et d'une matière brute pour aboutir à une pièce finale originale qui l'intéresse. « *Un projet, ça se dessine toujours avec le client, on essaie de comprendre ce qu'il veut.* » Qu'ils viennent des environs, d'Allemagne ou de Saint-Remy de Provence par le bouche à oreille, les particuliers rêvent de meubles de salle à manger, de cuisine, de salle de bain, de dressings, aux lignes très contemporaines ; les magasins et les boutiques, d'agencements complexes sur mesure, de grande dimension. C'est un cachet particulier que Christophe sait leur apporter, par sa maîtrise du mélange des essences indigènes (chêne, frêne, érable) avec le médium laqué, du plaquage à la feuille d'argent ou même de l'usinage du Corian, une résine minérale avec laquelle « *on peut faire des choses rigolotes* ».

Certaines pièces sont spectaculaires, comme cette bibliothèque circulaire de deux mètres de haut qui lui a demandé près de cent heures de travail. En 2010, pour l'aménagement intérieur et le mobilier du *Nichoir*, une *Maison Sylvestre* conçue par Matali Crasset au Vent des Forêts, il choisit le frêne et réalise les étagères, les coffres, les assises. Il fabrique ensuite la table et les premiers petits tabourets en chêne de la deuxième maison, *la Noisette*, qu'il reproduit actuellement. Une façon de prolonger cette heureuse collaboration : « *C'est un beau complément et c'est fantastique de travailler avec des personnes extérieures, avec un savoir qu'elles partagent.* » C'est lors d'un projet mené par la designer dans une école du village de Pierrefitte-sur-Aire qu'il reçoit une classe d'enfants à laquelle il fait découvrir son métier. Epatés, ils suivent toutes les étapes de la réalisation d'une petite table qu'ils ont dessinée, et qui est fabriquée devant eux : « *c'est amusant de les voir devant la machine, ils ont les yeux gros comme ça. C'est super agréable à voir, et ça va vite pour faire des choses simples, usiner deux trois bouts de bois.* » Le portable sonne sur l'air de Trouble sans même faire sursauter Frimousse le chat. Il faut réagir, s'adapter aux clients, se déplacer parfois plusieurs fois pour finaliser un dessin, et être polyvalent. Une restauration, un escalier ou un parquet, Christophe assure : « *on sait faire* ».

## L'intelligence de la main



Dans le petit village meusien de Nicey-sur-Aire, le bardage en bois sur la façade guide les pas vers l'atelier de Jean Bergeron, le solide artisan-sculpteur qui y travaille. Sont installés dans une belle grange rénovée, ses machines, ses outils, son stock de bois, et contre un des murs, des claustras en acajou provenant du Pavillon de la Cochinchine de l'Exposition universelle de 1889. Lorsqu'ils réapparaissent mystérieusement en Meuse, le propriétaire missionne Jean pour restaurer les moulures, les ornements végétaux, les dragons sculptés.

Les deux ans de travail de ce chantier exotique qui s'achève lui ont permis de démarrer son entreprise.

Après sa formation en menuiserie, sculpture et ébénisterie, il fait ses classes chez plusieurs artisans du département, réalise des pièces-modèles pour un fondeur de bronze de Liouville et participe à des concours de sculpture en grande dimension.

Jean Bergeron est né en 1985 à Nicey. Regard franc, rouflaquettes et combi rouge, on le croise aujourd'hui comme depuis son enfance à Pierrefitte-sur-Aire, et c'est en voisin fidèle qu'il précise : « *On a toujours côtoyé le Vent des Forêts.* »

Son directeur, Pascal Yonet, lui passe plusieurs commandes d'aménagements pour ce lieu d'art contemporain en forêt. De cette collaboration sont nés un petit pont menant au *Nichoir* réalisé par Matali Crasset, creusé d'un bloc dans un tronc d'arbre ; puis huit tables de pique-nique géantes, en chêne, assemblées selon la technique traditionnelle de la fuste.

Ce projet d'envergure qui accompagne les randonneurs sur les sentiers a pris plusieurs mois, de la manutention des grumes à la sculpture à la tronçonneuse d'un bestiaire pittoresque qui tient compagnie aux convives. Robustes, elles sont là pour longtemps. Mais pour Matali Crasset, il sculpte aussi une série de délicates pelles à riz et cuillères ajourées en alisier torminal échauffé.

Ce bois, issu de la forêt proche de Longeville-en-Barrois et choisi pour son veinage élégant, est fragile, demande une découpe minutieuse au gabarit, puis une sculpture et un ponçage tout en finesse. Jean n'hésite pas à sélectionner des bois rares, bien que locaux, et difficiles à travailler, comme les fruitiers (poirier, merisier ou même mirabellier) pour des pièces uniques ou des petites séries.

Un changement d'échelle notable après avoir, au printemps 2015, rénové une dizaine d'œuvres sur les circuits du Vent des Forêts, puis pendant l'été, participé à la réalisation de l'imposante pièce *Padauk Tree* du sculpteur birman Aung Ko au Vent des Forêts.



En 2015, ils élaborent ensemble un projet avec des élèves dans une école de Saint-Mihiel, et cette année, c'est dans une école Steiner que Jean interviendra, s'appliquant à « *montrer aux enfants comment tu fais un copeau, comment tu travailles un mouvement, tout en formes concaves et convexes, dans la douceur et la rondeur* ». Pas d'angle saillant dans la pédagogie de ce pratiquant de rugby, qui reconnaît pourtant qu'après un match : « *le lundi, tu as du mal à te remettre de ce que tu as subi.* » Autrement dit, on peut respecter ses fondamentaux tout en faisant évoluer son jeu.

## Sœur Laure, le travail de la grâce

En ce milieu d'été, le portail du Carmel de Verdun est grand ouvert sur la rue Saint-Victor. Un petit jardin à traverser, on sonne, on entre. Un coup d'œil à la chapelle à gauche, blanche, silencieuse. Sœur Marie-Béatrice accueille, tout sourire, fait volontiers la visite de l'espace de vente, et invite à patienter dans le petit salon. Sœur Laure est un peu en retard, le barbecue de midi l'a bien occupée, elle arrive de sa douche d'un pas décidé, serre une main franche et propose d'aller chercher les «couettes de Matali».



La confection d'articles de literie n'est pas née d'aujourd'hui, mais cette collaboration entre la designer Matali Crasset et les sœurs carmélites de Verdun a quelque chose d'exceptionnel, d'unique.

« *Nous n'étions pas sûres d'y arriver, le projet initial n'était pas faisable pour nous, il a fallu entièrement programmer la machine.* » Ce n'est pas ce qui a arrêté Sœur Laure, et la petite communauté de dix sœurs a relevé le défi de la confection de couettes colorées surpiquées de motifs géométriques imbriqués.

Ce beau projet qui insère dans le tissu local des artisans réunis autour de Matali Crasset les motive. Elle reconnaît : « *C'était un énorme travail pour nous, bien plus que je ne pensais, mais j'ai décidé de tenter le coup et de me lancer dans l'aventure !* » L'atelier n'est bien sûr pas l'activité principale, le temps est équitablement réparti entre la prière, dont les sept offices rythment la journée, et le travail. Chaque sœur y prend sa part, en fonction de ses capacités. Vive, lumineuse, Sœur Laure retrace en souriant sa trajectoire de vie : « *J'ai depuis très longtemps ressenti le besoin que ma vie ait un vrai sens, c'est un long cheminement.* » Un profond questionnement existentiel la saisit très tôt et l'accompagne y compris pendant ses six années de médecine qu'elle décide de ne pas poursuivre.

Née à Lyon, il y a trente-sept ans, elle s'étonne presque du chemin parcouru depuis quatorze ans, lorsqu'elle entrait au Carmel pour épouser la vie monastique, après un an de postulat, deux ans de noviciat et six ans de profession temporaire, le temps d'une vraie réflexion. De parents non croyants, mais ayant reçu la foi de ses grands-parents, Sœur Laure n'a pas été particulièrement confortée dans son choix par sa famille, hormis par sa sœur très proche.

D'autant plus que choisir une communauté n'est pas aisé, il faut se sentir intégrée, comme dans une famille : « *ça prend du temps, il faut être sûre, certaines communautés sont fragiles...* »



Comme celle de Domremy où elle avait voulu faire une retraite, mais qui ne pouvait pas l'accueillir. Sœur Laure trouvera sa place au Carmel de Verdun pour affirmer son choix : celui de la prière, d'abord, avant tout, qui scande la journée et demande de « *lâcher tout pour être vraiment au Seigneur* ».

Ses activités quotidiennes ne l'éloignent pas de ce but, même si pendant l'oraison du matin, elle est parfois distraite dans son recueillement par une liste d'occupations profanes. Elle vit paisiblement l'alternance de ces moments de la journée, « *va au travail avec le Seigneur qui est présent dans toutes les tâches humaines* », s'emploie chaque jour, sereine, à « *unifier sa vie* ». Le bruit des voitures dans la rue toute proche ne la perturbe pas. Le Carmel est dans la ville, depuis son arrivée de Terre Sainte en Europe au XIII<sup>ème</sup> siècle, ouvrant la voie de sa mission apostolique. Il accueille comme beaucoup d'autres les personnes désireuses d'y faire une retraite spirituelle, il est ouvert au monde.

## Dans la solitude des brins de coton



Le chemin est long pour arriver à la maison bien cachée au bout de la route, dans un petit village niché au cœur de l'Argonne. La pancarte qui indique l'atelier est tombée mais, à l'entrée de la grange ouverte, son mari pointe le doigt vers le haut : Colette est à son ouvrage.

A l'étage, sous les poutres anciennes, un métier à tisser trône au milieu des piles de nappes et de serviettes pliées sur des étagères, dans une semi-pénombre et un décor un peu suranné. « *Celui-là, c'est pour le nid d'abeille. C'est sur un petit comme ça que j'ai appris.* »

Mais bien avant, au tout début et pendant treize ans, Colette était professeur d'anglais. Née dans le Nord, tout près de Lille, elle écoute les récits de sa grand-mère qui travaillait dur comme petite main chez une couturière de Dunkerque, puis vit longtemps dans la Marne, où pendant ses vacances, elle fréquente les auberges de jeunesse, apprend le tissage, invente un projet de copains autour des matériaux naturels. Mais pour elle, c'est sérieux, elle veut en vivre et fait fabriquer son premier métier à tisser dans les Vosges. Après la laine, il faut apprendre à descendre en taille de fil, passer au coton puis à la soie. Elle apprend les techniques semi-professionnelles chez un tisserand du Sud de la France, puis, à Provins, rachète un « Walfard de Polignac » sur lequel elle tisse aujourd'hui pour Matali Crasset un modèle d'écharpe, totalement original, très long et très étroit, à porter sur la tête, en coton et lin. Coton d'Egypte bien sûr, le meilleur.

Il lui a fallu quatre jours pour installer les fils et il faudra une semaine pour tisser les douze mètres de tissu nécessaires à la réalisation de cette commande inhabituelle qui l'éloigne de son quotidien de tisserande. Elle a dû faire patienter d'autres clients, amateurs de ses nappes, serviettes et gants de toilette réalisés dans ce fameux nid d'abeille dont le succès lui avait été promis dès ses débuts.

A portée de main, *A Handweaver's Pattern Book*, la bible du tisserand, recense près de mille deux cents motifs, initiés à l'enfilage et au maniement des pédales, pour des réalisations toujours plus complexes. Les croquis y rappellent étrangement des grilles de musique. « *Oui, le tissage, c'est comme une partition, j'actionne les cadres, je fais rentrer les motifs comme des instruments. J'écoute la musique autrement maintenant.* » On pense à un grand orgue.



« *En fait, on pourrait jouer un morceau de chant grégorien avec un métier à quatre cadres.* » Mystère de mélomane ? Elle n'hésite pas à filer à Paris écouter des concerts de jazz à la Villette, ou à l'Arsenal à Metz. Punaisé au plafond, une grande affiche du film *Bleu*, dont les notes composées par Preisner l'ont beaucoup touchée, domine le métier à tisser. Les écheveaux et les bobines multicolores de coton, de laine, de chanvre, accumulés avec le temps, cohabitent avec les échantillons en cours et un assortiment de sa production que les clients n'hésitent pas à fouiller pour trouver leur bonheur.

## Philippe Huet, le dernier des Mohicans

C'est au milieu d'un impressionnant amoncellement de pièces de bois qui envahit tout l'espace de l'atelier que Philippe Huet, chemisette à carreaux et bermuda, reçoit, jovial. Une fine couche de sciure recouvre chaque objet entreposé là, depuis une semaine ou dix ans, sur un tapis de copeaux moelleux.

La faible lumière laisse deviner des centaines de balustres d'escalier, manches de pioches et de haches, tabourets, pieds de table et de lampes, quilles, et même une pomme de pin géante.



« *Je suis le tourneur le plus complet de France* » annonce-t-il fièrement, faisant l'article en présentant ses machines dont il est, pour certaines, le seul à encore les utiliser : tour frontal, excentrique, à reproduire, à révolution. Ils permettent à l'un des derniers tourneurs sur bois de Meuse d'honorer des commandes aussi diverses qu'étonnantes, du porte-manteau dit « perroquet » à la crécelle personnalisée, du pas de vis pour relieur à l'ancienne au moulin à poivre d'1,70 m de haut.

Depuis 56 ans, Philippe Huet vit à Souilly. Il y est né en 1954, et son père d'abord agriculteur, y reprend dans les années 60 une ancienne brosserie, à l'endroit exact où, selon la légende locale, cette activité débuta en France, en 1741. Le développement de l'atelier doit beaucoup alors aux différentes sortes de brosses fabriquées, pas loin de 2000 par mois, aujourd'hui remplacées par d'autres techniques de nettoyage.

En 1968, « *la révolution couvait* », la crise en tout cas. Quelques ajustements de production, et ce sont des formes pour les chaussures, puis, dans les années 80, les commandes de quilles d'un fabriquant de jouets qui paieront le tour mécanique : « *Ça ronflait, ça n'arrêtait pas.* » Pieds Voltaire ou Louis XV, bâton rond ou torsade, pièce unique ou copie, le travail se diversifie en même temps que la conjoncture se tend : « *les grandes séries sont parties en Roumanie, moi, c'est comme une épicerie. Je rame, mais mon secteur s'agrandit et j'aime mon métier.* »

Enthousiaste et intarissable, il caresse les différentes essences de bois qu'il travaille : érable, frêne, chêne, noyer, merisier (bien sûr issu du département) mais aussi pin sylvestre, mélèze, wengé ou iroko. C'est pour son savoir-faire unique et précieux qu'il a été choisi pour tourner l'ensemble de bols, assiettes, planches et plateau dessinés par Matali Crasset. De petits compromis techniques ont été consentis pour accorder le projet de la designer et les contraintes de l'artisan pointilleux.

« *Je n'en revenais pas de faire une série pareille ! Pour survivre, les petites structures comme nous doivent courber l'échine, s'adapter.* »

## LA COLLECTION DANS LE MONDE

### WantedDesign

Du 7 au 20 mai 2016, Industry City, Brooklyn, New-York



A New-York, le salon annuel Wanted Design présente une série d'expositions innovantes et interactives.

Invités par l'ambassade de France dans le cadre du programme OuiDesign, Matali Crasset et le centre d'art Vent des Forêts présentent la collection *We trust in Wood*, fruit de leur collaboration en cours avec une sélection d'artisans meusiens.

### Centre Pompidou

Du 26 avril au 2 mai, Galerie 0, Centre Pompidou-Paris



Au 4ème étage du Centre Pompidou à Paris, le nouvel espace prospectif ON/OFF MUSEUM offre 400m2 aux projets inédits et expérimentaux.

L'occasion pour Matali Crasset et le Vent des Forêts, invités par la commissaire Alicia Knock, de poser sur la collection d'objets *We Trust in Wood* un regard différent.

Faits main par des artisans meusiens, ils dialoguent dans l'espace d'exposition avec le travail de l'artiste albanais Endri Dani pour bousculer les nomenclatures et expérimenter ce laboratoire de création.

Dans ce lieu qui accueille des projections, des performances et des conférences, Matali Crasset continue la conversation avec les artisans qui collaborent avec elle au projet.

### Foire du design de Milan

Du 13 au 17 avril 2016, Pavillon Unicredit, Milan



Pendant la foire du design de Milan, Matali Crasset propose *Reinventare un monde comune* dans le nouveau pavillon Unicredit conçu par l'architecte Michele de Lucchi.

La designer y invite le Vent des Forêts avec la collection d'objets artisanaux *We trust in Wood*. Le titre de l'exposition réaffirme l'importance d'un projet de design à échelle humaine qui valorise des savoir-faire, génère une dynamique locale et entretient des liens humains forts.

### INFORMATIONS PRATIQUES

Du mercredi au samedi : 14h-18h  
Les dimanches : 11h-18h.  
Entrée libre.

### PARTENAIRES

Le centre d'art bénéficie du soutien du Ministère de la Culture et de la Communication, du Conseil Régional Alsace, Champagne-Ardenne, Lorraine, du Conseil Départemental de Moselle, de la Communauté de Communes du Saulnois et de la commune de Delme.

Le centre d'art de Delme est membre de DCA-association pour le développement des centres d'art, et de LORA-Lorraine Réseau Art Contemporain.

### COORDONNÉES

*Gue(ho)st House*  
Centre d'art contemporain la synagogue de Delme  
33 rue Poincaré F-57590 Delme  
T +33(0)3 87 01 43 42  
info@cac-synagoguedelme.org  
www.cac-synagoguedelme.org

### ACCÈS

Accès depuis Paris (1h30):  
TGV Est, arrivée Metz ou Nancy  
Accès depuis Metz (1/2h):  
D955, ancienne route de Strasbourg  
Accès depuis Nancy (1/2h):  
N74 direction Château-Salins puis D955 vers Metz

